

Dossier samedi

Le champignon est l'avenir de l'ho

Pour sa 13^e édition, le festival Mos_Espa explore les usages variés du mycélium. Expli

Fabrice Gottraux

«Le mycélium est le message!» Cette phrase, le festival Mos_Espa l'a mise en frontispice de sa 13^e édition. Du 30 septembre au 3 octobre, à l'étage de Motel Campo, à la route des Jeunes, défileront autant de médecins que de chamanes, de scientifiques que d'artistes, tous inspirés par les propriétés des champignons, tous convaincus du potentiel immense qu'offre le règne des *Fungi*. «Face aux défis de l'anthropocène, nous avons besoin d'alliés. Or, le champignon est le seul être vivant qui soit capable de concurrencer, voire de surpasser, l'humain dans son impact sur l'environnement.» Propos cueillis auprès de la coprogrammatrice de la manifestation, Marion Neumann, cinéaste férue de *Fungi*.

On disait bien il y a une dizaine d'années que les champignons sauveraient le monde! Plus subtils, Marion Neumann et son collègue Frédéric Post optent pour la voie du savoir, aussi varié que peuvent l'être la pratique de Zazen, sous psychotropes, ou l'usage des psychédéliques en milieu clinique (*lire interview à droite*). Voilà un florilège de recherches, d'expériences, de témoignages - de musiques également: Mos_Espa s'envisage tel ces filaments se répandant en réseaux infinis

«Le champignon est le seul être vivant capable de concurrencer, voire de surpasser, l'humain dans son impact sur l'environnement»

Marion Neumann Cinéaste, coprogrammatrice de Mos_Espa

dans les sols. «All is connected, tout est connecté», dit l'adage. Prenons exemple sur lui, déclarent ses promoteurs. Le mycélium est invisible, mais si suggestif pour le connaisseur qui embrasse un nouvel objectif: «Comment nous, humains, pouvons-nous «faire» le champignon!»

De l'origine suisse du LSD

Il faudra évoquer encore le pouvoir de parasitage, de destruction et de régénération des champignons, expliquer comment certaines espèces dégradent le plastique. Décrire le fonctionnement de notre symbiote intestinal. Rappeler combien de médicaments proviennent de ces créatures chitineuses. Tant et plus.

Si le règne des *Fungi* a ses partisans, plus nombreux aujourd'hui qu'hier, il faut remonter aux années 60 pour retrouver les pionniers de la mycologie contemporaine, dans le voisinage des mouvements contestataires. Comme les États-Unis, la Suisse y joue déjà un rôle prépondérant. On sait les aventures d'Albert Hofmann, chimiste des laboratoires Sandowz, qui synthétise en 1938 le LSD à partir de l'ergot de seigle - encore un champignon - puis la psilocybine, vingt ans plus tard. Aux chimistes répondent les botanistes, et les ethnobotanistes, comme Terence McKenna? Dès les années 70, ce natif du Colorado échafaude une théorie originale: nos ancêtres auraient développé leur encéphale en consommant des substances hallucinogènes. Hypothèse intrigante, mais pour ainsi dire impossible à vérifier.

Aujourd'hui? Marion Neumann, comme tous les tenants du règne fongique, a adopté ce qui résonne comme la maxime d'un nouvel ordre biologique, dans lequel l'humain trouve - ou retrouve - sa place dans l'entier du monde vivant. Il y a ainsi «la manière d'être fongique», celle qui, semblable au réseau infini, et

indicible, des rhizomes sous la terre, enjoint «à se déplacer dans toutes les directions». «Voilà l'activisme», déclare Marion Neumann, qui mentionne l'héritage de Peter McCoy et son «Radical Mycology», mouvement fondateur. Qui se définit elle-même comme «psychonaute myco-cinéophile». Pour elle, l'action est un film. «The Mushroom Speaks», actuellement en montage, sortie prévue en 2021. Le «champignon parle», comme le disait déjà Terence McKenna.

Truffe radioactive

Le documentaire de Marion Neumann part à la rencontre de personnalités fameuses, le psychiatre zurichois Franz X. Vollenweider ou l'anthropologue nord-américaine Anna Tsing, dont les travaux mettent en relation l'humain, l'anthropocène et le champignon. Bien sûr, la question des substances hallucinogènes reste centrale dans la démarche de Marion Neumann, laquelle a découvert avec la consommation de psilocybine un «regard mycélien». Mais le film explore d'autres aspects encore. Ainsi de «la truffe la plus chère du monde», le matsutake, premier être vivant à s'être manifesté dans les décombres radioactifs d'Hiroshima. On devine la force du symbole pour les admirateurs japonais de ce trésor.

Le champignon te prend un jour et ne lâche plus. «Je vais commencer le métier de mycothérapeute», poursuit notre interlocutrice. Le métier a sa bible, «Les champignons médicinaux pour sauver le monde», de Valérie Soukhérépoff. De l'eczéma? Le reishi pourrait convenir. Des troubles intestinaux? L'agaric pourrait être indiqué. On voudrait la panacée. Marion Neumann garde les pieds sur terre: «Il n'y a évidemment pas de remède pour tout régler.»

Maria Sabina, chamane

On ira voir également la Société psychédélique de Suisse. Sa mission: d'une part, prévenir. «La jeunesse s'intéresse aux propriétés hallucinogènes, c'est devenu une nouvelle «hype», résume Marion Neumann. Un commerce se développe. Il faut sensibiliser ces personnes sur les effets psychotropes. Et il n'est pas question d'encourager la consommation.» Mais il s'agit aussi de raconter, d'autre part. Raconter, et interroger l'histoire des connaissances, des pratiques, des traditions dans l'usage des champignons.

Le cas mexicain reste fameux de la chamane mazatèque Maria Sabina que visitèrent des scientifiques occidentaux. Des champignons et des rituels, l'ethnographie n'a pas manqué d'en décrire force exemples autour du globe. Mais en Europe? Désert quasi total. On connaît l'histoire de l'ergot de seigle moulu par inadvertance au Moyen Âge. Des villages entiers intoxiqués, hallucinations à la clé. Mais la chronique retient surtout les chairs détériorées, les membres gangrenés et la mort.

Pour retrouver une trace d'une consommation de champignons psychédéliques en Europe, il faut remonter loin dans l'Antiquité grecque. Ce sont les mystères d'Eleusis, sanctuaire consacré à Déméter, dont on peut admirer aujourd'hui les ruines à quelques dizaines de kilomètres d'Athènes. Il y a 2000 ans, ce qui constituait un rite majeur de la Grèce antique voyait le péquin consommer l'ergot de seigle. Et l'initié d'entrevoir quelques vérités qu'il était prié de garder secrètes.

Quant à la psilocybine, présente dans les espèces du genre *Psilocybe*, l'histoire européenne n'a rien retenu. Pourtant, ce *Psilocybe semilanceata* bien coquet avec son petit chapeau conique pousse sous nos latitudes, notamment dans le Jura. Se peut-il qu'aucun des *Homo sapiens* ayant fréquenté ce territoire n'ait jamais remarqué ses propriétés psychédéliques? Son usage, qu'il soit récréatif, rituel ou thérapeutique, est-il si récent? Il reste à faire une histoire des champignons hallucinogènes sur le Vieux-Continent.



Dans la nature

Deux espèces du genre «Fungi», un amadouvier sur un tronc d'arbre, un psilocybe et ses spores, ainsi que deux images tirées du long métrage documentaire «The Mushroom Speaks», réalisé par la cinéaste Marion Neumann, sortie prévue en 2021.

MARION NEUMANN

Le programme

Mos_Espa, un festival d'activistes

Puisque c'est l'automne, ira-t-on au bois cueillir des chanterelles? On ne saurait associer le festival Mos_Espa à un atelier d'initiation pour consommateurs avides de sensations. Au contraire, la manifestation met un point d'honneur cette année à éduquer les visiteurs au respect de leur environnement. Entre autres. Si une virée au grand air attend les passionnés - avec concert et conférence mycologique (samedi 3 octobre) - pas question de venir autrement qu'à vélo. De Mos_Espa, on se rappelle les incursions passées dans l'imaginaire lié à la nature en général, d'une certaine recherche de sens également, avec de copieux passages dans les musiques électroniques, parmi les grooves les plus fous, ainsi qu'un goût marqué pour faire tourner les bols tibétains. Est-ce le rendez-vous privilégié pour les

contre-cultures? On peut percevoir de la sorte ce solide programme que l'événement autumnal propose cette année encore. Ceci en dépit du Covid-19, ce qui constitue toujours une prouesse d'organisation. Tant qu'à parler de champignons, pourquoi ne pas inviter un brasseur? Laurent Cornu participera aux agapes, aux côtés d'une vigneronne, Monica Harta (mercredi 30 septembre). Ou comment évoquer les secrets de la fermentation dans un contexte festif. En ouverture du festival, on ira encore écouter cette figure incontournable de la scène expérimentale genevoise: Antoine Läng, parmi les rares musiciens du genre au bout du lac à avoir développé un travail sur la voix. Comme on ne saurait manquer Fina Fitta, duo musical d'ici lui aussi, Charlotte Nordin et Raphael Ortis à la manœuvre.

En matière de musique, on ne saurait tout dire, sinon, au moins, la venue de cette étonnante formation suisse alémanique, Organ Temple, dont les compositions sortent définitivement de toute catégorie stylistique. Sinon peut-être la transe? C'est ce que suggère l'intitulé de la soirée qui leur est consacrée, «Celebration Festive» (samedi 3 octobre). Mais le festival recèle bien d'autres surprises. On l'a dit, il y aura des scientifiques, des médecins, et... d'autres praticiens encore. Voici YoEn Rose Auria-Moser, moniale soto-zen. Qui présentera-t-elle? Son expérience psychédélique avec la psilocybine. Un «trip» mené dans le cadre d'une étude clinique (jeudi 1^{er} octobre). **F.G.**

Mos_Espa, du 30 sept. au 3 oct., Motel Campo, 13 rte des Jeunes. Infos: mosespa.ch

mme

cations avec Marion Neumann, coprogrammatrice.



Témoignage

«Autour de moi, j'entendais l'herbe me parler»

Vivre une expérience psychédélique avec la psilocybine? Pour Thierry Dellifiori, ce qu'il envisageait comme une «franche déconnade d'ado» s'est transformé en expérience autrement intense. Il avait 18 ans, c'était la fin des années 80. Comme chaque été, le jeune homme retrouvait ses grands-parents dans une vallée sauvage du Tessin. Là où vivait encore une communauté libertaire d'origine alémanique: «Ces babas cools pratiquaient une sorte de rituel panthéiste pour le solstice, qui avait peu à peu perdu son aspect spirituel, pour ne garder que le côté créatif.»

Les champignons, Thierry Dellifiori se les rappelle précisément: il fallait en prendre par poignée de six ou douze. «Ce nombre, était-ce un mythe ou une réalité? Ce détail a disparu de ma mémoire, si tant est que je

ne l'aie jamais su. En revanche, je me souviens qu'il fallait absolument être accompagné d'une personne qui connaissait l'effet de la psilocybine et restait sobre.» Et puis... La nuit tombait, Thierry Dellifiori ressentit une «hyperconnexion». «Pas de visions, toutefois.» «Mais la nature qui bouge, qui me répond. Étendu dans l'herbe, je l'entendais qui me parlait. Elle bougeait, faisait des mouvements souples. Puis j'ai vu des visages dans les troncs d'arbres. Et j'ai ri. J'ai ri comme jamais dans ma vie. Comme avec un bon joint mais en dix fois plus puissant.» Et enfin: «Une pensée intense m'a submergé, en relation avec l'environnement, comme une communion spirituelle avec le vivant. C'était, oui, un émerveillement.»

Trente ans ont passé. Que lui reste-t-il de cette expérience? «Je sais que j'ai touché à une réalité cachée que le cerveau, en

temps normal, ne permet pas d'atteindre. Ce n'est pas d'une réalité autre dont je parle ni d'une réalité augmentée. Mais d'une réalité qui nous échappe.» Pourtant, Thierry Dellifiori est resté «cartésien». «Je crois ce que je vois, ce que je vis. Je n'ai pas développé de vision transcendante.» S'il choisissait de le refaire aujourd'hui? «À mon âge, je me sentirais perdu, je pense. Sans doute, cela me mettrait en crise. En tout cas, je ne chercherais plus le côté créatif. Il me faudrait une autre démarche.» À l'époque, dit-il, il se sentait insouciant. «Pourtant, cet épisode a affermi une conscience écologique naissante, que j'avais entrevue dès l'enfance. Je découvrais combien l'homme tient une place encombrante dans son environnement. Et avec les champignons, je comprenais mieux encore que nous ne sommes qu'une entité parmi tant d'autres.» **F.G.**

Interview

Comment les hallucinogènes révolutionnent la médecine

Des substances hallucinogènes pour soigner les malades. Pour surprenant qu'il soit, l'usage des psychédéliques s'impose peu à peu dans la médecine occidentale. Pourquoi et comment? C'est ce qu'expliquera le Dr Michael Ljuslin lors d'une conférence le 1^{er} octobre au festival Mos_Espa. Chef de clinique au Service de médecine palliative des Hôpitaux universitaires de Genève, Michael Ljuslin appuie sa recherche sur des travaux scientifiques de plus en plus nombreux, annonçant une révolution médicale.

Les psychotropes, des molécules qui altèrent l'état de conscience, la médecine en emploie déjà une palette importante. Il en existe cinq grandes classes: dépressifs, stimulants, antidépresseurs, anti-psychotiques et psychédéliques. Tous validés par la science médicale, à l'exception des derniers. Pour Michael Ljuslin, qui écrit actuellement une thèse sur leur utilisation pour les malades en fin de vie, il s'agit de démontrer l'utilité, l'efficacité et surtout la sécurité de cette classe de psychotropes, que ce soit le LSD, dérivé de l'ergot de seigle, ou la psilocybine de synthèse, molécule que l'on trouve à l'état naturel dans les champignons du genre psilocybe.

Depuis quelques années, on parle volontiers de médecine psychédélique. Le terme est-il approprié?

Pour être exact, il faut parler de psychothérapie assistée par psychédélique, ce qui nécessite d'établir une relation de confiance entre le thérapeute et le patient. C'est dans le cadre d'entretiens que se prépare la prise du psychédélique, qui va générer des expériences hors de l'ordinaire et alimenter la psychothérapie.

Comment se déroule la prise du psychédélique?

Suivant la molécule utilisée, l'expérience dure entre quatre et douze heures, toujours accompagnée par un ou deux thérapeutes. Durant cette période, le patient va vivre un voyage hallucinatoire intérieur. Par moments, il sera encouragé à s'isoler pour se plonger dans une introspection, au moyen d'un casque audio et d'un masque sur les yeux. À d'autres moments, le patient interagira avec le thérapeute, ce dernier servant de contenant, de réceptacle sécurisant pour l'expérience vécue. Une fois cette étape terminée, patient et thérapeute procèdent à la phase d'intégration, partie la plus importante pour l'efficacité thérapeutique. Durant son «trip», le patient va vivre des moments hors norme, intenses, qui vont modifier la perception qu'il a de sa vie, de ses problèmes, de sa maladie, de sa relation aux autres ou à la mort, notamment. Ce sont autant de perspectives nouvelles qu'on peut qualifier d'opportunités. La phase intégrative permet alors d'assembler et d'intégrer une partie de cette expérience dans le quotidien et de promouvoir des changements bénéfiques, et pérennes, pour la personne.

À quoi ressemblent les hallucinations?

Elles peuvent être auditives et visuelles, avec des formes géométriques, parfois esthétiques, également se présenter sous forme de réminiscences biographiques, d'expériences symboliques ou même transpersonnelles. Ces dernières sont des situations qui n'appartiennent pas à notre vécu, comme mourir à la guerre, par exemple. Dans ce cas, on explore une palette expérientielle beaucoup plus large que la vie personnelle. C'est une des façons par lesquelles la substance psychédélique permet au patient d'élargir son répertoire émotionnel. Enfin, un quatrième type d'expérience concerne la transcendance. Elle se manifeste par un lien singulier, voire une fusion avec quelque chose de plus grand que soi, et peut aller jusqu'à l'extase mystique.

Que se passe-t-il dans le cerveau?

Lorsqu'un individu est éveillé au monde dans l'état de repos, le cerveau active ce qu'on appelle le réseau en «mode par défaut». Tout indique, en l'état de nos connaissances, que ce réseau crée une représentation, une sorte d'hologramme du monde environnant, une simulation, qui permet d'anticiper les déconvenues. Ce réseau est lié à l'hippocampe, donc à la mémoire des expériences passées. L'expérience psychédélique va désorganiser temporairement la structure du réseau: elle va ainsi affaiblir les représentations internes que le patient a du monde, affaiblir également la relation entre ces représentations et la mémoire biographique. Tandis que les zones corticales, elles, seront suractivées. Ces zones – visuelles, auditives, associatives – qui, justement, permettent de percevoir le monde «à neuf». En somme, le patient se retrouve à expérimenter le monde de manière renouvelée, rafraîchie et affranchie d'une partie du poids du passé.

Peut-on prédire les réactions du patient?

Ce qui va se passer n'est pas prédictible. Ce qu'on sait déjà, en revanche – ce qu'a démontré la première vague de recherches dans les années 60 –, c'est que l'environnement dans lequel se déroule la séance psychédélique, tout comme l'état d'esprit du patient, oriente la qualité de l'expérience et de la sorte peut faire émerger son potentiel thérapeutique.

C'est donc le contexte d'utilisation qui rend possible le potentiel thérapeutique des psychédéliques?

Absolument. Dans un tout autre environnement, le contexte festif, ces substances sont fréquemment consommées sans qu'il n'y ait nécessairement de répercussions thérapeutiques. La substance ouvre un potentiel, qui peut être utilisé à bon ou à mauvais escient. Cette fenêtre d'opportunité est aussi une fenêtre de susceptibilité, de vulnérabilité. Le patient devient plus malléable, plus transformable, comme dans les états hypnotiques. On est là dans ce qu'on appelle les états non ordinaires de conscience, comme lors d'une transe, de méditation ou dans les rêves.

En quoi cette médecine est-elle nouvelle?

En ce qu'elle travaille de manière directe sur l'interface sensorielle entre le patient et le monde: quels liens le relient à son environnement et pourquoi ces liens le rendent malade? En éprouvant de nouvelles manières de se relier au monde, le patient peut se permettre d'être affecté différemment par ce dernier et donc se comporter de manière inédite.

Que peut-on soigner avec les psychédéliques?

Potentiellement, un large panel d'affections psychiatriques, telles que l'anxiété, la dépression ou la détresse existentielle en fin de vie, entre autres. Certaines études sont sur le point d'aboutir, quant au recours au MDMA dans le traitement des syndromes posttraumatiques ou de la psilocybine pour la dépression par exemple. Cependant, les études cliniques coûtent très cher. Et comme les substances découvertes dans les années 60 ne sont plus protégées par des patentes, leur valeur mercantile est nulle. Cependant, la Suisse offre l'opportunité aux médecins qualifiés d'utiliser ces traitements même s'ils ne sont pas encore validés, dans le cas de demandes individuelles de «type compassionnel», lorsque les thérapies disponibles ne donnent pas de résultat satisfaisant. **F.G.**

Michael Ljuslin en conférence à Mos_Espa, je 1^{er} oct., 19 h, Motel Campo, 13, route des Jeunes